

ADAPTATIONS NÉERLANDAISES D'ŒUVRES LITTÉRAIRES RUSSES

PAULINA MICHGELSEN

Existe-t-il dans le cinéma néerlandais des adaptations d'œuvres littéraires russes ? On peut être tenté de répondre spontanément par la négative, d'autant plus que les Pays-Bas ne sont pas à proprement parler un pays cinématographique. La production des films y augmente depuis ces dernières années mais demeure à un niveau modeste : en 1989, 13 films avaient été réalisés contre 34 en l'an 2000 ; par ailleurs on compte 502 salles regroupées en 150 cinémas pour une population de quinze millions d'habitants. Pourtant, certains films de long métrage néerlandais se sont distingués en obtenant des récompenses internationales comme des oscars pour le meilleur film en langue étrangère ; par ailleurs, les Pays-Bas sont célèbres pour leurs documentaires, illustrés entre autres par Joris Ivens et Johan van der Keuken, ainsi que pour leurs films d'animation.

On peut relever aussi qu'il n'existe pas dans le pays de milieu d'émigrés russes comparable à ce que l'on trouve par exemple en France dans la région parisienne ou aux États-Unis. Après la révolution de 1917, très peu de Russes choisirent en effet les Pays-Bas comme terre d'accueil ; il n'existe donc pas de milieu intellectuel russophone qui pourrait constituer un pôle d'attraction et d'inspiration dans la vie artistique. Alors qu'en France, dès avant la révolution de 1917, il existait pour la littérature et la culture russe un intérêt puissant, on ne trouve rien de comparable aux Pays-Bas. Suite à la Seconde Guerre mondiale se sont installées dans le pays des femmes russes qui avaient rencontré des maris néerlandais dans les camps de travail nazis ; ces femmes qui avaient été éduquées en

Union soviétique à l'époque du stalinisme avaient plutôt honte de leurs origines et elles se sont complètement assimilées, au point que leurs enfants ignorent bien souvent tout du russe. On relève aussi que le parti communiste néerlandais n'a jamais connu la puissance ni l'expansion du parti français. Après 1986, peu de Russes sont venus s'établir aux Pays-Bas ; cette nouvelle émigration visait surtout la France, son « Atlantide », comme disait Andreï Makine, ou les États-Unis, pays du rêve.

Et cependant, on rencontre aujourd'hui aux Pays-Bas beaucoup de curiosité pour la littérature russe. Beaucoup d'œuvres russes ont été traduites en néerlandais et des pièces de théâtre russes sont souvent mises en scène (Surtout Tchekhov, mais aussi Tolstoï, Gorki et Maïakovski). Cet intérêt s'est accru à la suite de la perestroïka qui commence en 1986, et les films documentaires sur la Russie ou la CEI se sont alors multipliés ; c'est ainsi que ces films ont été présentés à l'IDFA, festival du film documentaire d'Amsterdam, à côté de films venus de Russie même. C'est dans le cadre de ce mouvement qu'on a réalisé alors trois adaptations cinématographiques d'œuvres littéraires russes que nous avons pu identifier grâce à l'aide du Musée de la Cinématographie d'Amsterdam. Quels sont ces films ?

Citons tout d'abord *L'Ami de cœur (De boezemvriend)* de Dimitri Frenkel Frank, sorti en 1982. Ce film s'inspire du *Revizor* de Gogol, mais de façon très libre, de sorte que la parenté n'est pas toujours évidente ; l'auteur n'a retenu de Gogol que le côté farce, vaudeville, de sorte que son film demeure superficiel.

Beaucoup plus intéressant est le film intitulé *Juk, ou l'art d'oublier* d'Erik van Zuylen, sorti en 1987 ; c'est une adaptation du livre du célèbre psychologue et neurologue russe Alexandre Lourià dont la traduction a paru en France sous le titre de *L'Homme dont le monde volait en éclats* (Paris, Seuil, 1995). Le livre évoque le cas difficile de deux destinées parallèles : un blessé devenu amnésique qui lutte pour rebâtir son existence, et un personnage à la mémoire visuelle et sensorielle extraordinaire que ses facultés marginalisent en le conduisant à vivre dans l'imaginaire. Lourià avait effectivement suivi durant trente ans le cas de Solomon Veniaminovitch T., qu'il dénomme Veniamin. Dans les années 1920 ce reporter sans grand talent avait étonné son patron qui ne le voyait jamais prendre la moindre note, même lors des réunions quotidiennes. Le directeur décida alors d'adresser ce jeune prodige à l'Institut de psychologie où il fut accueilli par Lourià. Celui-ci soumit son patient à différents tests de mémoire et s'aperçut très vite que la mémoire de son patient

se situait bien au-delà de tout ce qu'on pouvait imaginer. Qu'il s'agisse de tableaux de chiffres, de lettres, de suites d'objets, Veniamin se souvenait de tout, non seulement une semaine après, mais aussi au bout d'un mois, d'un an, de quinze ans ! D'où la question qui taraudait le psychologue : est-il seulement capable de se tromper, car tout retenir, en théorie, c'est risquer de se tromper, de confondre deux listes de chiffres lors d'une représentation... ou même de devenir fou. Le film nous replonge dans les années 1940, et il nous montre l'homme sans mémoire (Cjova Zaletski) et Veniamin (Solomon) à travers les yeux d'Olga, la psychologue chargée de les suivre. Ce film très prenant se déroule dans des décors tristes et surréalistes signés par Jan Roelofs et Ben van Os.

Signalons encore l'adaptation de la nouvelle *Le Fleuve Okkerville* de Tatiana Tolstaïa réalisée en 1992 par deux jeunes réalisatrices et artistes (peinture et vidéo) néerlandaises ; il s'agit de Beatrijs Hulskes et Miriam van Veelen. Cette expérience intéressante a été filmée à Saint-Petersbourg, en langue russe, avec un sous-titrage néerlandais, c'est une combinaison d'animation et de « vrai » film. La nouvelle, qui occupe une dizaine de pages, avait été publiée en 1951 à Leningrad dans le recueil intitulé *Na zolotom kryl'ce sideli...* [Sur un perron d'or étaient assis...] ; les personnages de Tolstaïa sont en général des rêveurs maladroits qui s'efforcent d'embellir leur vie grâce à leur imagination ; ils sont en quête du bonheur, ou au moins d'un changement qui en fait ne vient jamais. Comme nous dit l'auteur : « L'homme n'est au fond qu'un somnambule dans le brouillard, qui rêve désespérément de l'amour, mais perd ses idéaux dans la banalité impitoyable de la réalité. »

Tel est le cas du jeune Simeonov, jeune traducteur, qui rêve en écoutant les disques de la chanteuse de jadis Vera Vassilevna, lorsque son amie Tamara le lui permet ; car celle-ci trouve toujours un prétexte pour lui rendre visite, faire du thé, partir et revenir... Un jour, Simeonov apprend que Vera Vassilevna n'est pas morte, mais qu'elle vit encore, misérable, à Leningrad. Simeonov se prend alors à rêver, il s'imaginer que la chanteuse vit au bord du fleuve Okkerville ; il ne connaît pas l'endroit, mais le tramway qui passe devant chez lui s'y rend ; il se représente la chanteuse comme charmante, belle, fragile, n'attendant plus que lui. Il finit par aller la voir et, bien sûr, trouve quelqu'un de tout autre : grosse, laide, racontant des blagues vulgaires, bruyante comme ses amis. C'est la déception complète, le comble étant atteint le lendemain lorsque la chanteuse vient prendre un bain chez lui car elle n'a pas de salle de bains... Le film a une durée de 50 minutes, il mêle des images authentiques de

la vie à Leningrad avec de très beaux dessins animés qui évoquent les rêves de Simeonov, de sa belle chanteuse et du bonheur qui, dans son imagination, les attend tous les deux. La manière des deux réalisatrices s'accorde donc parfaitement avec le monde de Tolstaïa où une langue riche et colorée se développe sur fond de réalité triste et grise.

On pourrait encore citer un quatrième film qui est l'adaptation du roman *La Défense Loujine* que Nabokov avait écrit en 1930 ; sorti en France en avril 2001, le film a été réalisé en 2000 par la cinéaste néerlandaise Marleen Gorris, qui avait obtenu l'oscar du meilleur film en langue étrangère en 1996 pour *Antonia et ses filles* ; il s'agit en fait d'une coproduction franco-anglaise qui ne concerne donc pas directement notre propos. Notons simplement que l'adaptation est plus « romantique » que le roman, insistant sur l'enfance du petit Alexandre, les traumatismes qu'il a subis et qui l'ont amené à se réfugier dans le jeu ; on n'y retrouve pas la manière hyperbolique de Nabokov.

*Université d'Amsterdam,
Institut des pays de l'Est*